

Charles Nodier et « l'école de Stendhal »

Abstract: The debate about the « littérature nouvelle » is, as we know, strongly politicised under the Restauration. Between Liberal Romantics and Ultra the relations are tense, even conflictual ; they do not mix, at least not before “the Unity” (this fragile ellipsis) is realised around these two main “homegroups”: Hugo’s Cenacle and the *Globe* group. At the Arsenal, that other group of literary avant-garde, the great figures of the liberal romanticism are absent: Stendhal and Mérimée prefer gathering around an enlightened classic, Delécluze. In a general manner, we must admit that all the light has not been made on the links uniting and the dissension points between the two – competing - wings of romanticism (the history of literature tended to excessively focus on the Ultra group of the “poets”). Hence the idea to dedicate, here, a study as an exhaustive assessment on the relations between the leaders of those two antagonist “schools” of the year 1824, to understand over the prejudices (the wellknown murderous sayings), the profound reasons of the incompatibility between those two unconditional admirers of Shakespeare...

Keywords: romantic movement, liberalism, Stendhal, Mérimée, Delécluze.

Résumé : Le débat autour de la littérature nouvelle est, comme on sait, fortement politisé sous la Restauration. Entre romantiques libéraux et ultra les rapports sont tendus, voire conflictuels ; on ne se mélange pas, du moins pas avant que « l'unité » (cette fragile ellipse) ne se réalise autour de ces deux principaux « foyers » : le Cénacle hugolien et le groupe du *Globe*. À l’Arsenal, cet autre foyer de l’avant-garde littéraire, les grandes figures du romantisme libéral sont absentes : Stendhal et Mérimée préfèrent se retrouver autour d’un classique éclairé, Delécluze. D’une manière générale, on doit convenir que toute la lumière n’a pas été faite sur les liens qui unissent, et les points qui désunissent, les deux ailes – concurrentes – du romantisme (l’histoire littéraire a eu tendance à se focaliser à l’excès sur le groupe ultra des « poètes »). D’où l’idée de consacrer, ici, une étude en forme de bilan exhaustif sur les relations entre les chefs des deux « écoles » antagonistes de l’année 1824, de comprendre par delà les préjugés (les petites phrases assassines bien connues), les raisons profondes de l’incompatibilité entre ces deux admirateurs inconditionnels de Shakespeare...

Mots-clés : Romantisme, libéralisme, Stendhal, Mérimée, Delécluze.

Quelquefois les deux ailes se combattent sans se reconnaître, comme dans les attaques de nuit.

Le Courrier des Théâtres

Cet article voudrait réparer une lacune et ajouter, s'il était possible, un chapitre supplémentaire à l'ouvrage que nous avons consacré à Charles Nodier et son groupe littéraire¹. Rappelons que cette étude s'était donné pour but, entre autres, de dresser la liste de tous les invités du salon de l'Arsenal, et de faire systématiquement le point sur les relations de chacun d'eux avec le maître de maison, cela afin de mieux mesurer l'influence de ce dernier sur la génération romantique. Au prétexte qu'un certain nombre d'écrivains de l'époque – et non des moindres ! – Stendhal, Mérimée et les *globistes*² (Sainte-Beuve et Jouffroy mis à part), n'avaient pas mis les pieds à l'Arsenal, nous n'avions pas jugé utile alors de nous étendre sur leur cas. C'était ignorer que leur absence pût être aussi significative que ne l'eût été leur présence en ces lieux ; c'était en tout cas se priver d'un moyen de cerner en creux la physionomie du salon de l'Arsenal, d'en mieux caractériser l'esprit. Sans doute, l'indifférence du groupe des amis de Delécluze³ – car c'est d'eux qu'il s'agit – à l'égard de Nodier, sans parler du mépris affiché de certain de ses membres (Mérimée), ne fut-elle pas étrangère à notre réticence, et avouons-le même, à notre répugnance à aborder cette question. Il convenait de surmonter cette répugnance. Aussi s'attachera-t-on à montrer quels furent, au-delà du seul regard porté par Stendhal et ses amis sur la personnalité de Nodier, les points de contact, d'inflexion et de rupture, entre le grenier de la rue Chabanais et le salon de la rue de Sully.

Suprême ironie de l'histoire littéraire, le hasard voulut, comme chacun sait, que Mérimée qui bouda le canapé de l'Arsenal, fût élu en 1844 sur le siège de Nodier à l'Académie. La victime s'est assez étendue sur les désagréments que lui causait ce « coup du sort » sans qu'il soit besoin de d'y revenir⁴. Nous retiendra seulement dans les confidences épistolaires du futur académicien, un détail qui figure dans une lettre à Albert Stapfer du 16 octobre 1844, alors même que Mérimée venait d'achever la rédaction de son discours: « [Celui-ci] m'a terriblement ennuyé. Il m'a fallu lire les œuvres complètes de Nodier, y compris Jean Sbogar⁵ ». Le sort particulier fait au célèbre roman de Nodier publié en 1818, présenté le plus naturellement du monde par

Mérimée comme la pire des épreuves de lecture surprendrait, s'il ne fallait l'entendre comme une allusion destinée à rappeler à son vieux complice l'époque déjà lointaine où l'histoire du brigand morlaque faisait les gorges chaudes des invités du grenier de la rue Chabonais. Le thème en avait été lancé par Stendhal dans son pamphlet de 1825, que les invités de Delécluze connaissaient sur le bout du doigt pour l'avoir non seulement lu, mais *entendu* de la bouche même de l'auteur⁶ : « Qu'est-ce que le romantique ? » se demandait Beyle, « Est-ce le *Jean Sbogar* aux phrases retentissantes du vapoureux Nodier⁷ ? » A cette époque, le conservateur de l' Arsenal partageait avec Guiraud et Hugo le malheureux privilège d'être l'une des têtes de turc favorites de Stendhal pour illustrer les travers de l'école romantique adverse. C'était du reste une récidive : deux ans auparavant, Beyle avait déjà pourfendu les écrits de Nodier en ridiculisant l'un de ses meilleurs contes : « Parmi nous, le populaire Pigault-Lebrun est beaucoup plus romantique que le sensible auteur de *Trilby*. Qui est-ce qui relit *Trilby* à Brest ou à Perpignan⁸ ? »

Le simple fait que, vingt ans plus tard, et alors qu'il avait précisé l'occasion de réviser son jugement sur Nodier, Mérimée réitère ses attaques contre *Jean Sbogar* en dit long sur l'influence de Stendhal et sur l'empreinte qu'il avait laissée dans l'esprit de ses amis quant à son opinion du groupe d'écrivains réfugiés à l' Arsenal autour de leur « parrain » Charles Nodier. Sur ce point, il me semble qu'on a eu trop tendance, au prétexte que les deux ailes concurrentes du romantisme, l'aile gauche libérale, et l'aile droite ultra, devaient finalement se rapprocher, à sous-estimer le fossé qui séparait les deux groupes. Ainsi, Jean-Jacques Goblot, dans l'ouvrage qu'il a consacré au *Globe* et son groupe littéraire⁹, s'est attaché bien plus à relever les signes de convergence qu'à souligner les points de divergence entre les deux cercles. Or, en 1825, sous l'influence de ce que Rémusat appellera significativement « l'école de Stendhal¹⁰ », Mérimée et les *globistes* sont bien loin d'épouser les vues littéraires des « poètes », comme il les qualifie péjorativement, et encore plus loin de vouloir les rencontrer. Certes, les deux écoles se *rencontrent* bien autour de leur ennemi commun, le classique - et cela de quelque bord politique qu'il soit ; certes, toutes deux partagent la même horreur de la *routine* littéraire et aspirent également à plus de *liberté* dans le goût. Mais, à examiner les choses plus en profondeur, tout les oppose, et ne cessera jamais du reste de les opposer.

Aussi vaut-il la peine, si tant est qu'on veuille bien reconnaître une réelle influence à la parole et aux idées de Stendhal sur ses amis

libéraux, de s'arrêter sur les termes exacts employés par l'auteur du *Racine et Shakespeare* pour qualifier Nodier et ses œuvres. Ainsi, l'épithète homérique « aux phrases retentissantes » ne nous semble pas anodin : il vise, par delà Nodier, le style haï de Chateaubriand, insupportable « phraseur », qui a contaminé toute une génération. Au fond, pour Stendhal, l'auteur de *Jean Sbogar* n'est ni plus ni moins qu'un disciple de l'auteur du *Génie*. Du reste, son jugement ne date pas d'hier, et sa religion est faite depuis longtemps sur son cas Nodier. Preuve en est cet extrait de son *Journal*, daté de janvier 1815, dans lequel, pour faire « sentir les défauts actuels de la littérature française, les défauts de Ch[ateau]brian » [sic], Beyle recommande à un « commençant » (ce que seront pour lui les commensaux de Delécluze) de « lire les articles de M. Ch. Nodier¹¹ ». Ces recommandations ne sont évidemment pas sans arrière-pensées (Nodier écrit alors dans la presse ultra), mais on retiendra cependant, qu'au-delà du désaccord politique, Nodier est qualifié déjà « d'écrivain phrasier¹² » (novembre 1815).

Dix ans plus tard, la question du style est encore l'un des sujets de conversation favoris des réunions de Delécluze. Stendhal y défend sans surprise et avec ferveur la nécessité d'un style simple, en complète rupture avec l'écriture *phrasière* des poètes de *la Muse française*. Son éloge du « mot propre » rencontre un écho favorable chez les *globistes*, d'autant que Beyle trouve en Courier un ardent supporter de ses théories. Une discussion rapportée par Delécluze en témoigne : il faut, martèle Courier, qui entreprenait alors la traduction de l'histoire d'Hérodote, « dire simplement les choses, les nommer par leur nom », après quoi, Delécluze note : « sourire d'approbation [...] parmi tous les assistants¹³ », et ajoute : « Beyle surtout, ravi d'entendre ces paroles qui donnaient du poids à ses opinions, applaudit plus vivement que les autres ». Nul doute que le jeune Mérimée n'ait approuvé lui aussi l'apologie de Courier : avec Stendhal, le célèbre pamphlétaire fait alors partie de ses modèles. Il est plus que vraisemblable, en tout cas, qu'à cette même date Nodier ait représenté au yeux de Mérimée son exact contraire. En apporte la confirmation une lettre de 1844, dans laquelle Mérimée oppose significativement les noms de Nodier et de Courier : « Courier était un bien autre homme que Nodier, et [c'est] une des hontes de l'Académie de n'en avoir pas voulu¹⁴ ». On sait que Mérimée ne prendra même pas la peine de dissimuler, dans son discours de réception, le peu d'estime qu'il avait pour l'écrivain et l'abîme qui le séparait de son illustre aîné. C'est ce que Cavalier résumera plus tard, en insistant à juste titre sur la dimension stylistique, en ces termes : « Il n'y a peut-être pas eu dans le

siècle, deux esprits plus différents l'un de l'autre. Nodier [...] dithyrambique, naïf et phraseur, abondant et Melliflu, Mérimée [...] précis, presque sec, musclé, nerveux et bref¹⁵ ».

Les deux adjectifs qualificatifs employés par Stendhal pour désigner Nodier, « sensible » et « vaporeux », nous ouvrent une autre voie pour comprendre la difficulté de communication entre les deux écoles. Certes, ces adjectifs - surtout « vaporeux », avec ces variantes, « vague », « nuageux », « obscurs » etc. - sont monnaie courante chez les classiques de tout bord, en particulier dans la presse et les manifestes anti-romantiques de l'année 1824. Mais si le *vaporeux* renvoie clairement chez ces derniers, par une sorte de réflexe national, à une phobie de la littérature étrangère et des influences venues du nord (chez eux « vaporeux » est quasi synonyme « d'allemand »), le même adjectif, sous la plume de Stendhal, farouche défenseur du romantisme, a une signification différente: il désigne bien plus, par métaphore, les voiles trompeurs de la « poésie », qui estompe le réel, au lieu de le cerner. Or, on ne répétera jamais assez, après Paul Bénichou¹⁶, combien le lyrisme indispose le romantique libéral, combien la figure du Poète lui est antipathique. En réalité, c'est là que réside la véritable ligne de fracture entre le groupe de Delécluze et celui de Nodier. Pour Stendhal et ses disciples, c'est moins le genre lui-même (Béranger n'est-il pas *leur* poète ?) que la « faculté poétique » qui est en cause, avec ce qu'elle suppose de renoncement à la raison, de mépris des acquis de la philosophie. Le romantisme poétique, tel qu'il s'est développé sous leurs yeux depuis 1820, leur apparaît comme une aberration, une insulte faite au progrès, et pour tout dire, une des formes les plus pernicieuses de l'obscurantisme. Or, en dépit du fait qu'il ne soit pas à strictement parler un « poète », Nodier, dans l'esprit de Stendhal, appartient clairement à cette école du sentiment (« sensible ») et du mysticisme (« vaporeux »), qui jette le romantisme sur une fausse voie. Non qu'il ait pratiqué à outrance le « genre mystique et vaporeux », mais il en est, comme critique, l'un des plus anciens défenseurs, tandis qu'il s'est imposé depuis le 24 avril 1824 comme le protecteur attitré des poètes de *la Muse française*, après ce qu'il est convenu d'appeler son « naufrage¹⁷ ». Aussi ne doit-on pas s'étonner que son nom ressurgisse sous la plume de Duvergier de Hauranne, disciple reconnu de Stendhal, quand il s'agit de désigner les représentants des deux écoles concurrentes : « Qu'y a-t-il de plus opposé que M. de Stendhal et M. Victor Hugo, M. Manzoni et M. Charles Nodier¹⁸ ? » Sur le modèle du couple antithétique Stendhal/Hugo, le couple Manzoni/Nodier illustre deux courants contraires

dans leur approche littéraire du réel : lyrisme d'un côté, réalisme de l'autre ; vérité historique d'une part, idéal poétique de l'autre ; imagination à droite, raison à gauche.

Faute de traces écrites (nulle conversation sur le sujet dans le *Journal* de Delécluze) nous en sommes réduits aujourd'hui à imaginer les propos que les invités du grenier pouvaient tenir en 1825 sur Nodier et ses compagnons. On peut toutefois supposer, sans risque de se tromper, que le point de vue de Stendhal, ennemi juré des poètes ultra, s'y était imposé. Il suffit pour s'en convaincre de relire les articles, échos indirects des discussions animées du cénacle, que les rédacteurs du *Globe* consacrèrent à la question romantique durant cette année-là. En dépit de l'insistance sur le « lien commun » qui unit les deux fractions concurrentes (les ex-poètes de *la Muse* sont des alliés *quand même*), ce qui domine c'est un fort sentiment d'irritation à l'égard d'un groupe qui accapare l'attention et qui, de surcroît, affaiblit leur position en portant atteinte à sa cohérence. Les raisons de cette animosité sont bien connues : en acceptant les faveurs et les honneurs de la monarchie restaurée, en paradant dans le salon de la Société Royale des Bonnes-Lettres, les romantiques de droite se sont définitivement discrédités. A ces motifs d'ordre idéologique, s'en ajoute cependant un autre qui tient à la volonté de Stendhal, suivis bientôt par les *globistes*, de se réapproprier le romantisme, propriété jusque là détenue comme une « marque déposée », par les seules poètes. « Pendant longtemps, s'écrie ainsi significativement *le Mercure du XIX^e siècle* pour saluer la parution du *Théâtre de Clara Gazul*, on a cru que le romantique n'était autre chose que ce genre mystique et vapoureux [...] mais voici qu'enfin un esprit original et indépendant vient, en face de la tragédie idéale donner la vie à la tragédie réelle¹⁹ ». Sous l'impulsion de Beyle et de son pamphlet, un *autre* romantisme vient en effet de naître, qui contredit le premier. En attendant, les rédacteurs du *Globe* ne se lassent pas de lancer des flèches contre « ceux qui ont transformé le romantisme en une école [...] de faux enthousiasme, de fausse sensibilité, de mélancolie fade et vaporeuse²⁰ » ; contre ceux encore « qui ne demandent à la littérature nouvelle que des pleurs, des gémissements et surtout des inspirations religieuses²¹ ». En somme, aux yeux des disciples de Stendhal, le romantisme des « bonshommes de lettres » n'a aucune légitimité (« Nous récusons l'autorité de ces messieurs²² » déclare ainsi Duvergier de Hauranne), et ces représentants ne sont guère que de « prétendus romantiques²³ ». Ainsi s'explique leur empressement à revendiquer officiellement – fait sans précédent – la bannière *romantique*, et leurs tentatives répétées pour élaborer une définition (libérale) du roman-

tisme au cours de l'année 1825 : il s'agit, pour le dire autrement, d'occuper le *champ littéraire* laissé libre par la disparition de *la Muse française*, de substituer un romantisme à l'autre.

À en croire le *Courrier des Théâtres*, la stratégie aurait parfaitement réussi : on y lit en effet à la date du 2 avril 1825 que *le Globe* est désormais « le corps d'armée principal » et « la phalange pesante » du parti romantique ; surtout, que Stendhal en est le « hussard hardi et aventureux²⁴ ». Ainsi se vérifie, d'une part, que le romantisme libéral commençait à éclipser l'autre sur le plan théorique, d'autre part que l'alliance était étroite, au moins durant le printemps 1825, entre Stendhal et les jeunes critiques de la rue Saint-Benoît²⁵. Ce dernier point explique que les disciples de son « école » – Mérimée, Duvergier de Hauranne et les autres – aient épousé son jugement sur Nodier. Influence regrettable, s'il en est, car on peut penser que, si Stendhal n'avait pas fait prévaloir la logique des partis sur celle des idées, s'il ne s'était pas laissé aveugler par des préjugés idéologiques, l'auteur de *Jean Sbogar* serait apparu aux *globistes* sous un autre jour : non pas comme un adversaire naturel, mais comme un allié potentiel.

On l'a déjà dit, Nodier était depuis 1814, aux yeux de Stendhal, un écrivain *perdu* en raison de son engagement fanatique auprès de la monarchie absolue (*faux* romantique, il est naturellement absent de la fameuse « liste » du *Racine et Shakespeare n° II*). Sur plus d'un point pourtant les deux hommes eussent pu se mettre d'accord. En dépit de sa collaboration régulière à des journaux ultra – ce que ne lui pardonne pas Stendhal – Nodier ne fut jamais un *ennemi* du libéralisme (rappelons que Latouche demeure l'un de ses meilleurs amis, et qu'il s'est toujours interdit par ailleurs d'attaquer Benjamin Constant). Au point de vue littéraire, en tout cas, il est clairement du côté des modernes : il est l'un des premiers à avoir détourné le fameux principe de Bonald (« la littérature est l'expression de la société »), et à avoir fait sienne l'idée qu'il faut donner à cette société bouleversée par la Révolution la littérature dont elle a besoin, en tenant compte « des modifications nécessaires que le changement des religions, des institutions et des mœurs apporte dans la composition et dans le style²⁶ ». En cela, il est proche de Stendhal, qui ne fera rien d'autre dans ses deux « brochures » que de défendre ce point de vue, en prônant une littérature qui donne aux peuples « en l'état actuel de leurs habitudes et de leurs croyances le plus de plaisir possible²⁷ ». Les conséquences pratiques que les deux hommes tirent de ce principe convergent pareillement : défense du « mot propre », lutte contre l'absurdité des règles, promotion du théâtre de Shakespeare, (donné en « exemple »

et non imposé comme « modèle²⁸ »). Au total, donc, rien qui interdise *a priori* un dialogue entre ces deux écrivains issus de la même génération...

A ceci prêt qu'en 1825, ils sont à la tête de deux « écoles » concurrentes... Si, comme on a pu le voir, Stendhal exerçait une influence importante sur les principaux rédacteurs du *Globe*, celle de Nodier était perçue comme non moins grande auprès des jeunes écrivains du bord opposé. Ce dernier passait en effet, non sans qu'il s'en défendît plus ou moins, pour le chef officiel des poètes de la défunte *Muse*, lesquels l'avaient rejoint chez lui, disait-on, pour « entretenir le schisme ». « M. Charles Nodier, indiquait ainsi G. Maillard dans une note de son *Epître sur le romantisme* parue en avril 1825, est l'un des plus ardents disciples de l'école romantique. Il la défend dans toutes les occasions, avec un zèle et une chaleur qui pourraient le faire considérer comme le chef de cette nouvelle littérature²⁹ ». Il n'en fallait sans doute pas moins pour attirer sur lui l'attention des disciples de Stendhal, qui devaient naturellement le prendre pour cible.

Il est bon de rappeler cependant que la réciproque était loin d'être vraie. À en croire le témoignage de Guttinguer, les articles du *Globe* étaient en effet régulièrement lus et commentés à l'Arsenal ; surtout, il semble qu'ils aient été l'objet d'une attention toute particulière de la part de Nodier. Une conversation du mois d'avril à propos d'une série de définitions romantiques réunies par un lecteur « Allemand » parues dans *Le Globe* du 8 octobre 1825, en apporte la preuve : elle se conclut par ces mots de Nodier, qui montrent à quel point ses positions étaient alors proches de celles des *globistes* : « le romantisme, à mes yeux, doit être la liberté régie par le goût³⁰ ». Ce n'est certes pas tout à fait la définition de Stendhal, mais c'est celle de Dubois, qui dans sa profession de foi avait lancé le mot d'ordre : « Liberté et respect du goût national³¹ ». A en croire toujours Guttinguer, Nodier aurait même, suite à la publication de l'article de Duvergier de Hauranne du 11 juin 1825, pris l'initiative de réunir une délégation romantique pour se rendre rue Saint-Benoît afin d'en remercier l'auteur : « Nodier, raconte Séché paraphrasant Guttinguer, toujours aimable, fit les présentations avec une grâce parfaite. Dubois, très déboutonné, se montra fort sensible à cette démarche et dit qu'il n'était pour rien dans l'article en question, mais qu'il transmettrait les remerciements qu'on lui adressait à celui qui en était l'auteur. Il ajouta que *le Globe* serait heureux de soutenir la jeune école tant qu'elle ne s'écarterait pas de la voie que lui avait tracée M. de Chateaubriand³² ». On se permettra ici d'émettre quelques doutes, non pas sur la réalité de la visite elle-même, mais sur

sa date (on sait que Séché est coutumier de ces « négligences ») : on a du mal en effet à croire, comme le prétend Séché, que Nodier aurait « savouré » un article, qui, d'une part, ridiculisait Hugo et Guiraud, et dont le même auteur, d'autre part, avait quelques mois auparavant cité le nom de Nodier pour l'opposer, en mauvaise part, à celui de Manzoni (cf. *supra*). En vérité, il paraît beaucoup plus vraisemblable que cette visite ait eu lieu plus tard, par exemple « le surlendemain » de la parution de l'article de Desloges du 1^{er} octobre 1825, lequel concédait que le romantisme pût avoir une dimension mystique : « Nous en concluons que toutes les compositions romantiques, quelle qu'en soit la forme, doivent être empreinte de christianisme, ou pour mieux dire du principe qui fait la base de cette religion : ce principe c'est le spiritualisme. Le romantisme, dirons-nous donc, c'est le transport du spiritualisme dans la littérature³³ ». Concession importante, clairement interprétable comme une main tendue aux amis de Nodier, en ce sens que la religion cessait d'être une barrière entre *les globistes* et ces derniers.

La suite des événements – la fameuse « unité du romantisme » – est connue. Je n'y reviendrai que pour souligner que les préventions des rédacteurs du *Globe* contre les poètes de *la Muse* demeurent fortes. En dépit du changement de cap du *Mercur* qui accueille désormais les gens de l'Arsenal, Dubois et ses collaborateurs poursuivent, jusqu'à la fin de l'année 1826, leur campagne contre Lamartine, Hugo, Vigny, et Nodier. (Ce que Sainte-Beuve confirmera plus tard en disant que « l'école romantique des poètes ne put jamais faire irruption au *Globe*³⁴ »). Aussi bien, ce sont toujours les mêmes griefs : Lamartine est *vaporeux* (*Dernier Chant du Pèlerinage de Childe-Harold, Chant du Sacre*), Hugo est *phrasier* (*Bug-Jargal*) Vigny « faux » (2e édition des *Poèmes antiques et Modernes* et *Cinq-Mars*). Quant à Nodier et ses *Voyages pittoresques*, le *Globe* lui reproche sa prose trop « poétique et rêveuse », son « manque d'exactitude » et sa tendance à se laisser ensorceler par « l'imagination, [...] cette sorcière habile³⁵ ». La préface des *Odes et Ballades* et le poème des « Deux-Isles » (novembre 1826) constitueront la première occasion véritable d'un rapprochement. Hugo y fait un pas vers le libéralisme, le *Globe* un autre vers le lyrisme : « Nous avons bien souvent relevé avec sévérité, les défauts de ce jeune poète, [...] cependant, il faut le reconnaître, ces compositions frappent l'imagination³⁶ ». Quelques mois plus tard, c'est l'*Ode à la Colonne*, puis, à la fin de l'année 1827, la *Préface*, qui, soit dit en passant, oublie le rôle de Nodier pour saluer l'audace des *globistes* (Sainte-Beuve en tête). Enfin arrive le moment qui marque la fin des hostilités, et la signature d'une sorte de traité de paix entre les deux factions – peut-on vraiment parler

d'« unité » ? – : « Elevé pour ainsi dire au cœur du préjugé, M. Hugo menaçait de s'en tenir aux idées de son parti : c'était s'ensevelir dans les cendres du passé. Quelques années se sont écoulées et les idées qui passaient pour le paradoxe des esprits blasés ont pris place dans le bon sens avec cette rapidité de conquête que la raison n'a possédée que dans notre siècle. La liberté de la pensée et des arts a gagné sa cause au tribunal de l'opinion³⁷ ». La question de la prose mise à part (ultime résistance libérale à la poésie), c'est sur le terrain dramatique que se conclura finalement « l'alliance » des romantiques libéraux et des romantiques ultra.

Et Stendhal et Nodier dans cette affaire ? L'école du premier a perdu peu à peu de son influence, d'abord en raison de son absence prolongée du Cénacle (il fait un voyage en Angleterre en 1826 et un autre en Italie l'année suivante), ensuite par son intransigeance excessive à l'égard des Poètes novateurs. Comme le souligne à juste titre Paul Bénichou, Beyle s'est révélé incapable de penser « l'idée d'un lyrisme moderne, concurrent vivace et original de la réflexion philosophique³⁸ », alors que les *globistes* ont fini par admettre cette idée. Aussi poursuit-il son chemin en solitaire, se désintéressant progressivement du débat qu'il avait contribué à lancer en 1825. Nodier, quant à lui, promu chef d'école en 1825, se montre dans l'incapacité d'en assumer la direction... à moins plus sûrement qu'il ne se dérobe à ce rôle par désir d'indépendance, ou par simple nonchalance. Hugo, du reste, a pris sa place à la tête de l'école romantique, lui donnant une orientation nouvelle, franchement libérale, plus libérale sans doute que le maître de l'Arsenal ne l'eût souhaitée. Suivant également en cela la trajectoire de Stendhal, Nodier se désengage du débat qui domine les années 1827-1830 autour de la question dramatique. De même que Stendhal se tournera vers le roman pour réaliser son programme d'une « littérature de la réalité », de même Nodier se repliera sur le genre du conte et des souvenirs pour donner tout son essor à une littérature de l'imagination.

C'est au théâtre qu'aura lieu la vraie *rencontre* de Nodier et de l'école stendhalienne. Elle a pour décor, si l'on ose dire, le parterre de l'Odéon, qui accueille ce jour-là (13 septembre 1825) la troupe anglaise pour une représentation d'*Hamlet*. La salle, pleine à craquer, rassemble la fine fleur du romantisme, toutes sectes confondues ; elle réunit aussi côte à côte les deux hommes autour desquels se sont groupées les factions rivales de la nouvelle école: Charles Nodier et Etienne-Jean Delécluze : « J'étais placé aux premières loges découvertes, raconte celui-ci dans son *Journal*, et j'avais pour voisin Charles Nodier.

Déjà dans les premiers actes, aux différentes apparition de l'ombre, il m'avait dit dans l'oreille : " C'est plus beau qu'Oreste, Monsieur, c'est plus que l'Oreste des Anciens. Quelle pitié que la fatalité des anciens auprès de cela !" Mais quand vint la catastrophe de la scène dont je viens de parler, il s'est écrié : " Ah ! Ah ! La voilà enfin la tragédie !" Le tonnerre des applaudissements a couvert cette exclamation de Nodier, et ses voisins seuls l'ont entendue³⁹ ». Certes, Delécluze n'est pas un disciple de Stendhal, loin de là, et rien ne nous assure qu'il était de l'avis de son voisin. Il n'empêche que cet échange chuchoté, cette communion autour de la pièce d'*Hamlet* a pour nous valeur de symbole. Car, en réalité, c'est bien Shakespeare qui aurait pu, dès 1825, permettre aux deux groupes de passer sur leurs différences et d'unir leurs volontés. En fait foi l'article que Nodier écrit dans *le Mercure* au lendemain des représentations de Shakespeare, et que Stendhal (ou l'un de ses disciples) aurait aussi bien pu signer : « Nous n'avions aucune idée, il faut le dire, des proportions de cette tragédie immense qui embrasse un pays, une époque, une histoire, et qui fait passer sous nos yeux tous les états, tous les âges, tous les accidents de cette histoire, de cette époque, de ce pays, avec un langage continuellement approprié aux personnes et aux choses⁴⁰ ».

Après avoir rappelé en quelle piètre estime Mérimée continuait de tenir Nodier vingt ans après les séances du *Grenier*, il convenait de terminer ce « chapitre » par une note plus encourageante, en évoquant l'évolution de son maître : Stendhal. Aussi curieux que cela puisse paraître, la seule opinion franchement favorable de l'école de Stendhal qu'il nous soit donné de lire vient de son chef lui-même. Comme si, une fois les débats clos et les querelles vidées, la lecture pouvait reprendre ses droits, Stendhal, oubliant ses vieilles rancunes et ses faux préjugés, finit par découvrir Nodier. L'auteur des *Questions de littérature légale*, écrit-il en 1828, est « un écrivain original, qui a beaucoup d'esprit⁴¹ » ; et Stendhal de confirmer son jugement un an plus tard, et cela juste avant de tresser de nouvelles couronnes – autre clin d'œil de l'histoire littéraire – à l'auteur de *Clara Gazul*, en déclarant sans ambages que « Charles Nodier [est un] écrivain d'un talent considérable et [un] imitateur heureux du style de Sterne⁴² ». Ainsi, Charles Nodier a cessé pour Stendhal d'être cet écrivain *vaporeux*, pâle disciple de Chateaubriand, pour devenir le noble héritier de Sterne. Cependant, le mal était fait, et Mérimée aura encore l'impardonnable faiblesse de prétendre en 1830 que le chef-d'œuvre de Nodier (*L'Histoire du Roi de Bohême*) est « ce qu'il y a de plus bête au monde⁴³ »...

Notes

1. *L'Arsenal romantique. Le salon de Charles Nodier (1824-1834)*, H. Champion, 2002.
2. C'est-à-dire : Dubois, Leroux, Duvergier de Hauranne, Vitet, Rémusat, Ampère, etc., tous rédacteurs du *Globe* dans les années 1824-1830, chargés plus spécialement de la rubrique littéraire.
3. On sait que pendant une dizaine d'années (1820-1830), Étienne-Jean Delécluze, critique d'art, réunit chez lui, tous les dimanches matin, dans son grenier de la rue Chabanaise, les principaux représentants du romantisme libéral (cf. la thèse de Robert Baschet : *E.-J. Delécluze. Témoin de son temps, 1781-1863*, Boivin, 1942, 514 p., notamment la 2^e partie : « Le cénacle de Delécluze et le romantisme libéral », pp. 71-201).
4. Un seul exemple, la lettre à Madame de Montijo du 12 avril [1844] : « Je suis présentement fort empêché de faire l'éloge de mon prédécesseur Ch. Nodier. Il me faut d'abord lire ses ouvrages, ce qui n'est pas trop difficile, ni trop amusant. Puis les louer, ce qui me coûtera parfois un peu ma franchise ». (*Correspondance générale*, éd. Maurice Parturier, Privat, 1972, t. IV, p. 77).
5. La lettre se poursuit hélas ! de la façon suivante : « C'était un gaillard très taré qui faisait le bonhomme et qui avait toujours la larme à l'œil. Je suis obligé de dire, dès mon exorde, que c'était un infâme menteur. Cela m'a fort coûté à dire en style académique ». (*ibid.*, p. 170). Ce qui donnera effectivement ceci : « Qu'il s'agisse de lui, qu'il s'agisse des autres, qu'importe à M. Nodier l'exactitude rigoureuse des faits. Pour lui tout est drame ou roman ». (« Charles Nodier, discours prononcés dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. Mérimée, le 6 février 1845 », dans les *Portraits historiques et littéraires*, éd. Pierre Jourda, Champion, 1928 [Firmin Didot frères, 1845] p. 112).
6. Cf. les témoignages dans le *Journal 1824-1828*, éd. Robert Baschet, Grasset, 1948; et dans les *Souvenirs de soixante années*, Michel Lévy, 1862.
7. Stendhal, *Œuvres complètes, Racine et Shakespeare* n° II [1825], éd. P. Martino, Genève, Le Cercle du bibliophile, 1970, p. 53. Le nom de Nodier réapparaît quelques lignes plus loin, à la tête d'une liste d'écrivains (ce qui confirme sa position de cible) accusés de ne pas pratiquer un style « simple, allant droit au but » : « Nous ne demandons pas autre chose à MM. Nodier, Lamartine, Guiraud, Hugo, de Vigny et consorts ». (p. 55). Précisons toutefois que cette « Lettre I » est supposée avoir été écrite par un « classique », de sorte que l'attaque n'est qu'indirecte, quoique plus perfide.
8. *Racine et Shakespeare*, n° I [1823], chap. III : « Ce que c'est que le romanticisme », éd. cit., p. 42.
9. *La Jeune France libérale. Le Globe et son groupe littéraire. 1824-1830*, Plon, 1995.
10. Charles de Rémusat, *Mémoires de ma vie*, éd. Ch.-H. Pouthas, Plon, 1958, tome II (1820-1832), p. 141.
11. Stendhal, *Œuvres intimes*, éd. V. Del Litto, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1981, t. I, p. 927.
12. *Ibid.*, p. 950.
13. *Souvenirs*, éd. cit., p. 239.
14. Lettre à Hippolyte Royer-Collard du 8 sept[embre] 1844 (*Correspondance générale*, éd. cit., p. 166).
15. Cité par Jean Larat : *La Tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Études sur les origines du romantisme français*, Champion, « Bibliothèque de la Revue de Littérature Comparée », 1923; Genève: Slatkine reprints, 1973. p. 434.

16. Cf. *Le Sacre de l'écrivain, 1750-1830. Essai sur l'avènement d'un pouvoir spirituel laïque dans la France moderne*, José Corti, 1973 (« Les libéraux et la poésie », p. 318-330).
17. Cf. Jules Marsan, *La Bataille romantique*, Hachette, 1912 (chap. II : « La Muse française », p. 55-105).
18. Duvergier de Hauranne, « Du romantique », *Le Globe*, 24 mars 1825 (cf. Pierre Trahard, *Le romantisme défini par « Le Globe »*, Les Presses françaises, 1924, p. 11).
19. Cité par Jules Marsan, *op. cit.*, p. 137.
20. Ludovic Vitet, « De l'Indépendance en matière de goût. Du romantisme », *Le Globe*, 2 avril 1825 (Trahard, *op. cit.*, p. 23).
21. « Tandis que les autres, ajoute Duvergier de Hauranne, la voudraient énergique et vraie, positive et philosophique » (« Essai sur le classique et le romantique par M. Cyprien Desmarais » [compte rendu], *Le Globe*, 16 avril 1825, *ibid.*, p. 58).
22. *Ibid.*, p. 60.
23. « Racine et Shakespeare par M. de Stendhal, II^e partie » [compte rendu anonyme], *Le Globe*, 7 avril 1825 (Trahard, *op. cit.*, p. 38).
24. Cité par René Bray, *Chronologie du romantisme, (1804-1830)*, Boivin, coll. « Bibliothèque de la Revue des Cours et Conférences », 1932, p. 139.
25. C'est que concède Jean-Jacques Goblot dans la note 58 (chap. IX) de son ouvrage (*op. cit.*, p. 651).
26. Charles Nodier, « Blanche d'Evreux », par M^{me} Périé Candeille, *La Quotidienne*, 4 mars 1824 (cité dans *L'Arsenal romantique*, éd. cit., p. 709).
27. *Racine et Shakespeare*, éd. cit., p. 46.
28. Cf. Raymond Setbon, *Libertés d'une écriture critique. Charles Nodier*, Genève, Slatkine, 1979, p. 119.
29. G. Maillard, *Épître sur le romantisme, satire*, A. Egron, [23 avril] 1825, p. 10. L'auteur s'appuyait notamment sur l'article très pro-romantique que Nodier avait fait paraître dans *la Muse française* sous le titre : « De quelques logomachies classiques » 10^e livraison, avril 1824 (rééd. Jules Marsan, Cornély, 1907-1909, t. II, pp. 193-201).
30. *Mémoires inédits de Guttinguer* (cités dans l'ouvrage de Léon Séché, *Le Cénacle de la Muse française, 1823-1827*, Mercure de France, 1908, p. 245).
31. *Le Globe*, 14 septembre 1824 (Trahard, *op. cit.*, p. 6).
32. Séché, *op. cit.*, pp. 242-243.
33. « Du Romantisme considéré historiquement », *Le Globe*, 1^{er} octobre 1825 (Trahard, *op. cit.*, p. 81).
34. « M. Jouffroy », *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1833 (*Portraits littéraires*, éd. G. Antoine, Laffont, coll. « Bouquins », 1993, p. 219).
35. *Le Globe*, 22 janvier 1825 (cf. *L'Arsenal romantique*, éd. cit., p. 750).
36. Article de Dubois cité par René Bray, *op. cit.*, p. 158.
37. Article de Rémusat (*ibid.*, p. 165).
38. *Op. cit.*, p. 329. Comme le montre autrement Michel Crouzet dans la « Préface » de son « Mémoire de la critique » consacré à Stendhal, Vitet et Duvergier de Hauranne entreprirent de « crucifier » Stendhal afin « d'en finir » avec lui (*Stendhal*, Presses Universitaires de la Sorbonne, 1996, p. 11).
39. *Journal*, éd. cit., p. 456.

40. « Le Théâtre anglais à Paris », *Le Mercure de France*, [septembre] 1827.
41. « Courier littéraire de Paris », *L'Athenæum*, 28 mai 1828 (*Paris-Londres. Chroniques*, éd. Renée Dénier, Stock, 1997).
42. « Esquisses de la société parisienne, de la politique et de la littérature », XXIX, *New Monthly Magazine*, juillet 1829, (*ibid.*, p. 920).
43. Lettre de Mérimée à Sophie Duvaucel du [3 mars 1830] (*Correspondance*, éd. cit., t. I, p. 61).